

Le Roman d'un homme d'état : Guizot et la princesse de Lieven

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1963

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Transcription

Critique de l'édition de 1963 par Jacques de Lacretelle parue dans *Le Figaro*.
En mai 1963, la nature diplomatique de la correspondance est soulignée avec la parution d'une critique dans le *Monde diplomatique* par Yves Florenne, [« Un duo européen, Guizot et la princesse de Lieven »](#).

Citer cette page

Le Roman d'un homme d'état : Guizot et la princesse de Lieven, 1963

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 29/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/17>

Copier

Informations éditoriales

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

LE ROMAN D'UN HOMME D'ÉTAT :

Guizot et la princesse de Lieven

PAR JACQUES DE LACRETELLE

SEULS les fureteurs d'archives connaissent aujourd'hui le nom de la princesse de Lieven, cette figure quelque peu énigmatique qui occupa la scène européenne pendant la première moitié du XIX^e siècle et inspira certainement Balzac pour sa nouvelle, *Les Secrets de la princesse de Cadignan*.

Guizot, à Guizot, son injuste destin de nos jours — contrairement à celui de Tocqueville — est d'être dénigré comme théoricien politique, méconnu en tant qu'écrivain et ignoré dans sa vie privée, où l'on trouve pourtant les plus beaux exemples d'attachement et de sensibilité.

La correspondance qui vient d'être publiée (1) n'est donc pas seulement une précieuse contribution aux événements politiques de la monarchie de Juillet, elle éclaire une histoire d'amour assez secrète qui surprit tous les contemporains. Et puisqu'elle s'étend sur près de vingt années, on ne peut mettre en doute, comme le fit Balzac dans sa nouvelle, la sincérité et la constance des deux partenaires.

Rien n'est plus révélateur chez un être que sa manière d'aimer. Un grand amour peut fort bien mettre en lumière une foule de petites choses, sans compter les accablants témoignages de conscience. Mais parfois il découvre aussi en nous une terre vierge, restée improductive. Il y a des rencontres de pensées qui peuvent fertiliser une nature et la transformer. Il semble que ce fut le cas pour le cœur de Dorothea de Lieven.

Elle était née Berckendoff, famille balte, de religion protestante, ce qui est à noter puisqu'il s'agit de rechercher les affinités qui la rapprochèrent de Guizot. Mariée jeune à un diplomate fort bien en cour à

Petersbourg, elle avait accompagné son mari comme ambassadrice à Londres, puis aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone.

Le jeune homme — elle était née en 1793 — mena la grand train, guettant le mouvement politique, avide d'exercer son influence et de faire la nation voter les « sommets ». Si l'on voulait la situer dans notre siècle, on pourrait la comparer à ces précieuses de Genève qui écoulèrent aux portes de la Société des Nations.

À Aix-la-Chapelle, son ambition l'avait même poussée dans le lit de Metternich, qu'elle détesta après s'être engouffrée de lui. À Vérone, elle déplut à Chateaubriand, qui ne vit en elle qu'une poupée et la trouva pédante, ce qui apparaît tout à fait facile d'après sa correspondance, qui est le naturel même. Chateaubriand ne ménagea pas son plus fervent partisan, Guizot. « Un docteur grave est tombé aux pieds d'Omphale... Amour, tu perdis Troie... » s'écria-t-il dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Mais, comme le fait observer Ernest Daudet dans son livre sur la princesse de Lieven (2), ne pouvions voir en même temps Chateaubriand aux pieds de Mme Récamier ?

Au physique, les portraits qu'on nous a tracés de Dorothea de Lieven ne la flattent pas, même quand ils viennent de ses amis. Elle est grande, droite, maigre, elle a des yeux noirs et un cou long. En somme pas de beauté, mais un air. On imagine à cette silhouette le charme ingrat d'un cygne.

Elle était d'ailleurs vindicative et faisait montre. Pendant les Cent-Jours, elle avait déclaré que les Français sont les plus méprisables et les plus méprisables des hommes.

Dans ce moment, abrupte-belle, ils attendent qu'une révolution aussi paisible que celle-ci leur rende les Bourbons, et ils les

recevront avec la même indifférence qu'ils les ont vu partir. » Opinion singulière, mais, après tout, assez exacte, et Aragon n'a pas jugé autrement dans *La Semaine sainte*.

Un désir d'indépendance, une préférence marquée pour les sautes occidentales et peut-être aussi une aversion longtemps dissimulée à l'égard de son mari, homme rude et fanatiquement soumis à son empereur, voilà sans doute ce qui l'empêcha de rester auprès de Lieven lorsqu'il eut été rappelé en Russie. Elle se prétendit malade, consulta à Berlin, prit les eaux de Baden et enfin s'installa à Paris.

C'est là qu'elle rencontra Guizot. Simples entrevues, rapides tout d'abord, et espacées. Puis, le 15 juin 1837, ils se trouvent par hasard voisins à la table du duc de Broglie. On est forcé de retenir cette date, car elle a inauguré leur liaison sentimentale et revivra souvent ensuite dans les certaines de lettres qu'ils s'écriront.

Que se sont-ils dit ? Qu'ont-ils lu dans leurs regards ? Il y a un je ne sais quoi à l'origine de l'amour qui peut prendre les formes les moins attendues. Ce qui a fait jaillir la source ce soir-là, c'est un chagrin identique, une émotion partagée. Guizot, quelques mois plus tôt, a vu mourir son fils aîné, qui portait tous ses espoirs. La blessure saigne encore. Deux ans auparavant, Mme de Lieven a perdu le même jour, sans les avoir eus, ses deux plus jeunes fils, ceux qu'elle préférait, et elle ne s'en est pas consolée. Ils ont échangé leurs souvenirs. Leur peine s'est confondue, la même trouble leur a ouvert l'infini de leur âme. Et voilà.

Qu'on ne se vante pas l'amour, quand il naît d'autre chose que d'une simple



GUIZOT
Aux pieds d'Omphale.
(Chateaubriand dixit.)

curiosité physique, peut fort bien cheminer par ces voies profondes. Un paysage moral que lui n'avait vu encore est suffisant pour attirer les sens et les retenir à jamais. Ce fut le cas de ces deux amants.

D'ailleurs ce mot d'amant leur convient mal si on l'associe à des sentiments désordonnés et à des caprices. Il n'y a pas de scènes, pas de choses tues, pas de remèments du passé dans leurs lettres. Tout y est dit, mais sous un voile transparent, ce qui est à mes yeux la marque de l'art pour les choses du cœur. Et puis, autre mérite, chacun se perfectionne en écoutant parler l'autre. La vaine doctrinaire s'incline aux grâces de la fermeté mondaine sans tomber dans les petites ridicules d'un parvenu de salon. Du Val Richer, il dépend discrètement ses jolies familiales. Le cygne, qui est apprivoisé et a perdu sa morgue, n'en ressent aucune jalousie. Aucun des deux ne triche, aucun n'est dupé. C'est le triomphe des beaux sentiments. Et il durera sans heurts ni nuages jusqu'à la mort de Dorothea, en 1856.

Assurément elle n'avait pas renoncé à sa vocation première. Être l'égarée reconnue d'un grand homme d'État, recevoir dans l'embrasement de la rue Saint-Florentin, la même où était mort Talleyrand, les plus fins politiques du temps, les Molé, les Thiers, les Berryer et aussi les diplomates les plus chamarrés de l'Europe, c'était une belle alliance que Guizot lui avait passée furtivement au doigt.

Maïs quand on lit cette correspondance, où l'ambition, l'intérêt personnel et la coquetterie s'effacent devant la tendresse des sentiments, il est impossible d'attribuer à Mme de Lieven, à ce moment de sa vie, le moindre dessein d'intrigue ou de calcul.

Sans doute ne pouvait-elle se passer de ce que Saint-Simon nomme l'éclat d'un ministre en disgrâce ou l'humet d'affaires. Mais les qualités morales d'un Guizot et l'amour qu'il lui donnait avaient dompté sa nature. Trouver sous un joug austère le tranquille barman des épouses vertueuses, est peut-être le suprême piquant pour une femme qui a beaucoup cherché l'aventure. Ce furent là « les secrets de la princesse de Lieven ».

Jacques de Lacretelle,
de l'Académie française.

(1) *Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven*. Préface de Jean Schlumberger, édition annotée par Jacques Naville (Mercure de France).

(2) Ernest Doudet. *Une vie d'ambassade ou siècle d'exil* (Pion, 1903).